

## Amerrika

Film palestinien de Cherien Dabis

André Videau

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/422>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.422

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 212

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

André Videau, « Amerrika », *Hommes & migrations* [En ligne], 1281 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/422> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.422>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Amerrika

Film palestinien de Cherien Dabis

André Videau

---

- 1 Tout d'abord, il est navrant qu'un film, à l'évidence palestinien, soit attribué pour des raisons mercantiles aux États-Unis, au Canada et au Koweït ! On a évité les Iles Caïmans et le Lichtenstein, bien connus pour leurs compétences et leurs largesses cinématographiques. Ce genre d'annexion impérialiste ne cesse de nous chauffer les oreilles. Répétons, envers et contre tout, qu'*Amerrika* est un film essentiellement palestinien.
- 2 Ecoutez plutôt et regardez voir.
- 3 Lassée de la violence croissante qui règne au cœur des territoires de Cisjordanie occupés, mais aussi de l'absence de perspectives d'avenir pour Fadi, son fils unique (Melkar Muallem), Mouna, une femme divorcée et déterminée, décide, sur un coup de tête, d'aller tenter sa chance aux États-Unis.
- 4 Elle est munie d'un viatique opportunément gagné à la loterie et qui devrait faciliter son installation en terre promise, d'autant qu'elle rejoint la diaspora palestinienne nombreuse dans le Middle West et, en particulier, sa sœur, fixée depuis plus de quinze ans dans l'Illinois. Mais l'accueil mitigé de la famille Halaby n'est pas fait pour la rassurer. Le climat intercommunautaire se détériore. Le père médecin perd une partie de sa clientèle. Les enfants, tiraillés entre deux cultures, ont des comportements difficiles. Quant à Raghda, la sœur, elle sombre dans le rejet et la mélancolie et n'idéalise plus qu'une immigration à l'envers : le retour au pays natal. Hiam Abbas sème ici le trouble dans un rôle à contre-courant.
- 5 Mais Mouna ne se laisse pas abattre. Il faut célébrer la présence réconfortante de Nisreen Faour dans ce grand premier rôle. Aucune besogne ne lui répugne. Aucune rebuffade ne la décourage. L'empathie qui se dégage d'elle finit par triompher des situations les plus compromises par le racisme ambiant. La guerre d'Irak prolonge la guerre du Golfe. Un Bush succède à un autre. L'Amérique profonde a des problèmes de discernement. Derrière chaque type oriental, elle voit un Arabe ; derrière chaque Arabe, un Musulman intégriste ; derrière chaque barbu, un terroriste.

- 6 La trame du film est de facture classique, la narration est fluide et souvent les situations ou les faits de société paraissent convenus.
- 7 Pourtant, il se dégage de l'ensemble une part de vérité irréfutable. On la doit sans doute aux emprunts que la réalisatrice, Cherien Dabis, fait à sa propre biographie. Ainsi des économies cachées dans la boîte à biscuits, des menus incidents quotidiens du fast-food *White Castle* de M. Novatzki (Joseph Zeigler), le brave universitaire sans préjugés, de la verve spontanée de certaines répliques, de la façon qu'ont les migrants de prononcer "AmeRRika".
- 8 Un film simple et attachant, révélé par des comédiennes d'exception.